

.....  
*Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,  
Je lui dirais : « O Christ, je ne te connais pas !*

*« Seigneur, ta stricte loi ne fut jamais la mienne,  
Et je vécus ainsi qu'une simple païenne...*

.....  
*Le soleil me ceignait de ses plus vives flammes  
Et l'amour m'inclina vers la beauté des femmes... »*

.....  
*– Comme je ne cherchais que l'amour, obsédée  
Par un regard, les gens de bien m'ont lapidée.*

.....  
*Pendant longtemps je fus clouée au pilori  
Et des femmes, voyant que je souffrais, ont ri ;*

.....  
*Puis des hommes ont pris dans leurs mains de la boue  
Qui vint éclabousser mes tempes et ma joue.*

.....  
*Je porte dans mon cœur et dans mon âme nue  
L'orgueil d'être farouche et d'être méconnue.*

.....  
*Sans vous comprendre et sans que vous m'ayez  
comprise,  
J'ai passé parmi vous, noire dans l'ombre grise...*

.....  
*Et j'ai vu m'échapper l'Amour comme la Gloire.  
Tout s'accomplit enfin : Sonne, ô mon Heure noire ;*

.....  
*Pour moi qui suis marquée et du temps et du sort  
Marque enfin cet instant espéré de la Mort !*

.....  
*– Je pars, comme on retourne, allégée et ravie  
De pardonner enfin à l'Amour et la Vie.*

.....  
*Vous me ferez alors oublier, Violettes,  
Le long mal qui sévit dans le cœur des poètes...*

.....  
*Sachant que la bonté du sort m'est enfin due  
Je retournerai vers Celle que j'ai perdue.*

.....  
*Les lotus léthéens lèvent leurs fronts pâlis...  
Ma Loreley, glissons lentement vers l'oubli.*

.....  
*Lasse de tous ces jours qui ne sont pas meilleurs,  
Que je m'en aille enfin n'importe où – mais ailleurs !*

.....  
**RENEE VIVIEN**

**A RENEE VIVIEN**

*IN*

**MEMORIAM**

**LA MUSE-AUX-VIOLETTES**

---

I

**C'était la Muse-aux-Violettes !...**

Elle était blonde et toute frêle,  
avec des yeux voilés d'extase,  
voilés d'une extase lointaine,  
et purs comme l'eau des fontaines ;  
elle avait des lèvres fluettes  
qui frémissaient au vent du soir  
et des cheveux qui palpitaient  
comme les fleurs d'un reposoir.

son col blanc avait la blancheur  
sinueuse du col des cygnes,  
et, sous les voiles aux plis d'ombre,  
sous la grâce pure des lignes,  
battait son cœur,  
battait son cœur surnaturel.  
Elle avait dans ses mains fidèles  
une gerbe de violette :  
elle était blonde et pâle, avec  
un col de cygne et des yeux sombres.

Parmi les voiles aux longs plis  
harmonieux et tristes,  
scintillait une chaîne d'or  
Incrustée d'améthystes...  
Et cette figure apparue,  
comme aux fresques des primitifs,  
dans un décor d'automne,  
évoquait les vierges mystiques

parmi l'encens et la musique.

II

**C'était la Muse-aux-Violettes !...**

Elle sentait fleurir en elle  
La Poésie intérieure,  
la Poésie aux grandes ailes ;

elle sentait battre son cœur  
avec son rêve intérieur.

Ses yeux qui disaient la tristesse,  
une tristesse lente et calme,  
ses yeux qui savaient contempler  
la profonde vie de son âme,  
ses yeux étaient plus émouvants  
que la lumière au crépuscule,  
ses yeux étaient plus émouvants  
que le soleil levant.

Ils étaient tout un horizon,  
ces beaux yeux d'ombre et de clarté  
qui reflétaient l'éternité,  
ces beaux yeux doux, ces beaux yeux sages  
qui fleurissaient sur son visage...  
Ils n'étaient qu'entr'ouverts à peine :  
ils craignaient tant la vie !  
Ils n'étaient qu'entr'ouverts à peine,  
et purs comme l'eau des fontaines.

C'étaient deux lacs mystérieux  
dans le candide et blanc parterre,  
c'étaient deux lacs mystérieux  
qui prenaient la couleur des cieux ;  
c'étaient aussi deux violettes  
épanouies un soir d'amour,  
deux fleurs de tristesse et d'amour  
qui craignaient tant le jour !

III

Fille du Nord et des neiges immaculées,  
Tu vins à nous avec ton cœur mystérieux,  
Pâle et blonde, et le front couronné d'azalées.

Tu portais le Mystère et le Nord en tes yeux,  
Tu t'avançais dans une aurore boréale,  
Et les astres marquaient ta route à fleur des cieux :

Tu suivais lentement la route sidérale,  
Vierge de fjords brumeux et du Septentrion,  
Vitrail d'or éclairant la sombre cathédrale.

IV

C'était l'âme d'un grand poète :  
C'était la Muse-aux-Violettes !...

– Renée Vivien, ô Renée,  
âme douce, âme douloureuse,  
violettes trop tôt fanées,  
Tu n'es plus rien qu'un souvenir.  
Tu n'es plus, Renée, et tu dors  
dans une tombe creuse ;  
tu n'es plus rien qu'un souvenir  
dans la main creuse de la Mort.

Ah ! tu n'es plus, tout est fini :  
tu dors avec tout ton génie,  
tu dors parmi les tombes,  
et rien ne t'éveillera plus,  
ni le son clair des Angélus,  
ni le chant des colombes ;  
car elles ont peur du ciel gris,  
les colombes de Mytilène,  
elles ont peur du brouillard gris  
et des rumeurs du grand Paris.

Tu dors seule et tu dormiras,  
à jamais seule  
dans ta solitude infinie,  
sous la soie blanche du linceul.  
Tu ne sauras plus si l'on t'oublie,  
puisque tu dormiras quand même,  
ô pauvre Morte ensevelie.

Tu ne sauras plus si la Vie  
est encore injuste et morose ;  
tu ne sauras plus si l'Amour  
dont tu parais l'autel,  
si l'Amour couronné de roses  
est toujours funeste et mortel ;  
tu ne sauras pas si la Terre  
sombre dans l'espace béant,  
avec sa face de misère  
et son rire impudent,

et si ton œuvre de beauté  
rayonne dans l'obscurité.

Tu ne sauras plus rien, pauvre Ame,  
tu ne sauras plus rien !  
Tu ne sentiras même pas  
les violettes qu'on t'apporte

pour égayer ton deuil ancien  
et tes rêves de morte...  
Tu ne sauras plus rien, pauvre Ame,  
dans ton sépulcre en marbre rouge,  
dans ton sépulcre où rien ne bouge ;  
tu dormiras, tu dormiras  
sans nous tendre les bras !

V

Repose sous la lune aimée ;  
dors, toi qui n'as pas su vieillir,  
dans le présent et l'avenir !  
La lune sur ton cœur pâmée  
à travers les cyprès dolents  
s'en vient peupler ta solitude...  
Dors, ô toi qui voulus mourir  
avant qu'apparût l'âge aride  
avec son cortège de rides  
          et de décrépitudes !  
Garde à travers l'éternité  
ta sereine et douce attitude,  
dors à travers l'éternité  
dans ta jeunesse et ta beauté !

VI

Renée, ô toi qui sus mourir, ô grand poète,  
Est-ce vrai que ton cœur ne battra jamais plus,  
Et qu'il ne reste rien sur ta bouche muette  
De ces chants que la Mort a trouvés superflus ?

Repose, ô Morte ! Au moins ton souvenir demeure  
Et, tant que survivront tes amis éplorés,  
Leur tendresse pieuse empêchera qu'il meure,  
Et tes chants leur seront, ô Morte, plus sacrés.

Et, peut-être qu'après ceux-là qui t'ont connue,  
D'autres accueilleront ta mémoire et tes chants,  
Et, d'âge en âge, avec ton âme bienvenue  
S'apaiseront parmi le rire des méchants,

Jusqu'au jour où la Nuit, la vieille somnambule,  
La Nuit totale, ayant pour écuyer l'Oubli,  
Abolira ton nom comme on crève une bulle,  
Ne laissant qu'un peu de néant enseveli.

Alors, que deviendra ta tombe solitaire,  
Toi qui mourus d'aimer l'Amour et la Douleur ?  
Qui pourra t'évoquer sous quelques pieds de terre  
Et qui t'accordera l'aumône d'une fleur ?

Qui se rappellera ton âme, ô Morte blonde,  
Ta belle âme où la vie avait mis tout son deuil,  
Et qui fera jaillir de la fosse profonde  
La Poésie éteinte au fond de ton cercueil ?

Mais qu'importe l'oubli, cendres de Notre-Dame,  
Puisque, durant un court instant d'éternité,  
Vous aurez incarné, cendres, une grande âme,  
Un grand poète avec son cœur désenchanté !

Alors, nous les vivants d'un jour, et toi la Morte,  
Amour, gloire, beauté, rien ne nous survivra...  
S'il n'en reste plus même un souvenir, qu'importe ?  
Ainsi que nous aurons passé, tout passera,

Car la terre doit être, elle aussi, passagère  
Et tomber au Néant comme tombe un fruit mûr :  
L'homme s'effacera, telle une ombre légère,

L'ombre d'un passereau sur la blancheur d'un mur.

VII

C'était l'âme d'un grand poète :  
c'était la Muse-aux-Violettes !...

–Tu es morte à jamais, ô Renée !  
Tu n'es plus, ô belle païenne  
qui sus incarner l'âme ancienne  
et chanter la douleur soufferte.  
– *Never more !* Jamais, jamais plus ?  
Et l'écho répond : *Never more !*...  
Tu n'e plus qu'une chose inerte,  
morte parmi les morts...

Et l'écho redit : *Never more !*

VIII

Tu tournais le dos à la Vie  
et tu souriais à la Mort.

La Vie qui t'avait tant choyée,  
la Vie que tu n'as pas comprise,  
la Vie qui t'avait tout donné :  
tes bagues et tes colliers d'or,  
tes yeux profonds, tes yeux d'eau vive,  
la Vie qui t'avait tout donné :  
l'opulence avec la beauté,

ne valait pas que tu la vives.

Car c'est elle aussi, la cruelle,  
qui t'avait apporté l'Amour  
avec sa joie et sa souffrance  
et ses désespérances !  
C'est elle qui t'avait donné,  
avec ta tendresse inquiète,  
ton âme dolente et plaintive,  
ta pauvre âme de sensitive  
et ton cœur de poète.

Ainsi, trop sublime amoureuse  
toi qui souffrais d'aimer —encore,  
toi qu'obsédait l'image affreuse,  
l'image de la Mort,  
toi que la Vie importunait,  
toi qui vivais hors de la Vie,  
entourée de cierges funèbres,  
toi que blessaient le jour impie  
et les cités de fièvre,

ô Sœur des Etres de la Nuit,  
Sœur de la Mort,  
Sœur des Ténèbres,  
ainsi, Renée, lasse de vivre,  
lasse d'aimer et de souffrir,  
toi qui chantais le mal de vivre,  
tu t'es laissé mourir.

IX

Dors ! je t'épargnerai la funèbre amertume  
D'évoquer en pleurant ta ruine posthume ;

Je n'évoquerai pas dans l'horreur du tombeau  
Ce qui reste d'un corps harmonieux et beau.

Je veux garder l'image intacte et précieuse  
De la Muse aux longs yeux qui chantait dans la nuit  
Et suspendait sa lyre aux branches de l'yeuse  
Dès qu'un premier rayon de soleil avait lui.

Je me rappellerai la figure penchée  
De Celle que le doigt de la Mort a touchée ;

Je verrai son sourire et ses yeux douloureux  
Avec un peu de brume impalpable sur eux.

J'écouterai les chants qui tombaient de sa bouche :  
Ses vers me troubleront comme le vent d'été ;  
Son visage lointain ne sera plus farouche,  
Libéré du cruel masque d'humanité.

Et, sous le vêtement de sa forme première,  
Elle ne sera plus qu'une âme de lumière ;

Elle ne sera plus dans le soir violet  
Que l'écho d'une voix tendre qui me parlait.

X

Et j'évoquerai ton fantôme,  
ton doux fantôme aux voiles blancs,  
parmi les lys au tiède arôme  
et sous les oliviers tremblants ;  
je t'évoquerai toute blanche  
parmi les myrtes odorants,  
dans l'île sur les flots pâmée  
où t'attendait la Très-Aimée.

C'est aux rivages de Lesbos  
que revivra ton âme ailée,  
auprès de *Loreley*,  
ta pauvre âme enfin consolée  
par Aphrodite et par Eros.

Et c'est là qu'en t'accompagnant  
sur les cordes mélodieuses  
du paktis et de la cithare,  
tu retrouveras l'Orient  
dans les vergers de l'île heureuse ;  
et tandis que tes sœurs fidèles  
emmêleront des asphodèles  
aux plis de ta tunique,  
tu chanteras dans la clarté,  
et ta voix dira la beauté,  
le désir et la volupté  
sur un rythme saphique.

XI

Las ! Las ! moi qui vais vers la Vie,  
grave, et sens la Mort embusquée,  
moi qui me plais à t'évoquer  
    dans un décor unique  
de ce chimérique séjour  
où ton cœur aspirait toujours,  
je sais parmi nous, à Paris,  
non loin de ta demeure ancienne,  
je sais un petit cimetière  
bordé de terrasses fleuries,  
je sais un petit cimetière  
    tout festonné de lierre,  
qui s'isole et domine à peine  
    le cours de la Seine.

Je sais que c'est là, l'autre année,  
parmi les bosquets toujours verts,  
qu'on t'a portée un jour d'hiver ;  
c'est là qu'on t'a portée, Renée,  
par une froide matinée.

C'est là, je le sais, que tu dors  
sous la croix étrangère,  
pauvre poussière si fragile ;  
c'est là, je le sais, que tu dors,  
réconciliée dans la mort  
avec le dieu de l'Évangile.

Et c'est là que je viens te pleurer,  
moi qui vis un jour, et demain  
sentirai lentement peut-être  
se refermer mes yeux humains,  
c'est là que je viens te pleurer  
avec un cœur d'amour navré  
et les plus pures de mes larmes,

et suspendre à ta stèle en deuil  
cette couronne et cette palme,  
cette guirlande qui s'effeuille  
et ces chants aux rythmes légers,  
ces chants qui te parlent tout bas,  
abeilles que tu n'entends pas  
sur ta poussière voltiger,  
et qui voudraient s'ensevelir  
    dans leur douleur secrète,

en butinant les violettes  
parfumées de ton souvenir.

XII

Et vous, vierges qu'elle aimait tant,  
chœurs d'harmonie et de printemps,  
ô vous les Muses de la Grèce,  
Korinna, Myrtis, Anyté,  
Et toi Psappha qu'elle a chanté,  
soyez dans l'allégresse !

chantez, vierges de Mytilène,  
semez les fleurs de vos mains pleines :  
c'est elle ! elle vient : écoutez !  
voici que Celle qui n'est plus  
s'en retourne vers ses élues...  
–Chantez, vierges de Mytilène !  
accordez vos lyres en fête :  
voici la compagne attendue,  
voici votre Poète...

*C'était la Muse-aux-Violettes !*